

**Zeitschrift:** La vie musicale : revue bimensuelle de la musique suisse et étrangère  
**Herausgeber:** Association des musiciens suisses  
**Band:** 4 (1910-1911)  
**Heft:** 18

**Rubrik:** La musique à l'étranger

#### Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

#### Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

#### Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 15.01.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

## La musique à l'Etranger

### ALLEMAGNE

7 Juin.

Gustave Mahler est mort le 18 mai dernier à Vienne, dans sa 51<sup>me</sup> année. Sa vie sera, dans l'histoire de la musique, un des plus nobles exemples de dévotion unique et absolue à l'art. Là où l'on a écrit « bluffeur » de son vivant, on parle dès aujourd'hui de « sacerdoce ». Et dans tels journaux français, des chroniqueurs qui avaient bavé, ont pris des pseudonymes pour pouvoir annoncer que « le plus grand des symphonistes modernes venait de disparaître ». Paix à leur bassesse ! L'âme toute de passion de Mahler a regagné l'Empyrée de l'Amour et la *Mater gloriosa* a dû s'avancer à sa rencontre.

Mais je n'ai pas l'intention d'empêter ici sur le domaine de notre honorable correspondant viennois. Je tiens seulement à relever, une fois de plus, la profonde reconnaissance que nous devons à un simple impresario de Munich, et la place qu'occupera plus tard dans les biographies du Maître, M. Emil Gutmann : c'est à lui que revient l'honneur de l'exécution de la VIII<sup>e</sup> symphonie. Mahler, paraît-il, était résigné à ne jamais l'entendre ; il a fallu toute la ténacité de cet agent, doué de flair commercial autant que de sens musical et historique, pour mener à bien les fêtes splendides des deux concerts où Mahler a pour la dernière fois interprété lui-même une de ses œuvres. Ce fut l'apothéose ; ceux qui y ont assisté ne l'oublieront jamais. Mahler laisse deux grandes partitions achevées : une IX<sup>me</sup> symphonie, en quatre parties, pour orchestre seul ; et un *Lied von der Erde* qu'il a intitulé également symphonie, pour solo d'alto et de ténor et orchestre, sans cependant lui donner rang au nombre de ses symphonies ; de la X<sup>e</sup>, ébauchée, il ne reste que des esquisses. Les deux œuvres posthumes sont déjà sous presse ; on se hâtera certainement de les donner. Pour nous, ces exécutions seront désormais toujours endeuillées. Mais il était nécessaire que le Maître partit, pour que sa bonne parole pût se répandre et susciter la rançon des enthousiasmes innombrables...

\* \* \*

La représentation du *Arme Heinrich*, de Hans Pfitzner, au Théâtre Prince-Régent (Munich) a été pour moi une grosse déception. C'est toujours navrant de constater qu'un homme qu'on tient volontiers pour un génie et qui avec cela, s'est montré un critique pénétrant, puisse perdre son temps à vouloir galvaniser un cadavre aussi mort que l'est, au point de vue dramatique, la pièce de M. James Grun. De toutes les légendes du Moyen-Age, voilà bien certes la moins accessible à notre tournure d'esprit moderne ; non parce qu'elle est mystique et chrétienne ; mais parce que toute la secousse dramatique ne vient que de la brutalité de l'immolation exigée et que cela rabaisse l'action, passionnante pour le musicien tant qu'il s'agit du combat intérieur de la fillette et de son exaltation, aux plus grossiers effets du mélodrame pour le spectateur qui voit l'innocente victime franchir le seuil du moine docteur et bourreau. L'influence wagnérienne, continuellement sensible dans la disposition du livret, amène des hors-d'œuvre de la dimension du récit de voyage au 1<sup>er</sup> acte (que l'acteur à le bon esprit de débiter à sa femme en tournant le dos à son seigneur !...) Et nous n'aurions pas cru Pfitzner capable d'aller

repêcher dans l'arsenal romantique le contraste des *Kyrie eleison* et des *Dies irae* alternant avec des duos d'amour. Et encore ces chants d'amour arrivent à dérouter l'impression, puisque malgré l'accent et la mimique très terrestrement passionnés, ils tournent toujours court dans le renoncement d'Agnès. J'estime aussi du goût le plus douteux la plaisanterie qu'invente la jeune fille, au moment de son sacrifice, pour montrer au moine qu'elle n'a ni regret, ni appréhension ; là M. Grun a écrit en littérateur et n'a pas senti en auteur dramatique ; c'est d'ailleurs le défaut de son livret, d'être un poème, et je le comparerais assez, dans le genre wagnérien, aux drames, faits pour la lecture gourmande de beaux vocables et de phrases harmonieuses, mais intolérables à la scène de M. Henri Mazel. Enfin la scène finale, les hommages à la sainte, le renoncement du chevalier, l'attroupement gesticulatoire des moines, manque de toute espèce de gradation dans l'intérêt, et ressemble à s'y méprendre à une fin d'opéra comique dont on aurait seulement évité le mariage, pour rester dans la note mystique. — Mon impression, après une seule audition, est que la musique de Pfitzner ne suffira pas à maintenir cette aventure sur une affiche quelconque. Quand aux acteurs, d'excellents sujets, très en voix, et régis par Pfitzner lui-même, ils n'ont donné qu'une représentation légèrement provinciale ; M. Kase, de Leipzig, Mme Gærtner de Strasbourg ont des manières qu'on passerait tout juste au David et à la Magdalene des *Maitres-chanteurs*. En revanche l'orchestre du Konzertverein, dirigé par M. Rud. Siegl s'est fort vaimment conduit, avec une souplesse de nuances et une netteté d'attaque très dociles au jeu de la scène. Et il convient de féliciter le *Neuer Verein*, l'association de littérateurs et d'artistes, des soirées exceptionnelles qu'il organise. Il s'était proposé de donner une seconde représentation de la pièce, plus accessible à tout le monde ; mais l'Intendance, estimant sans doute en avoir assez fait en prêtant le local une première fois, prétexta la nécessité de répéter dans le théâtre une manœuvre des pompes, et le projet dut tomber à ... l'eau. On a les idées larges à l'Intendance de Munich.

La ville d'Augsbourg vient de célébrer de belles fêtes : l'« auguste » colonie romaine est passée *grand'ville* ayant eu plus de cent mille habitants au dernier recensement. Cela n'est pas allé sans sérenade et concert ; on confia la direction de celui-ci, avec les Tonkünstler de Munich, à M. Siegfried Wagner, et l'on y entendit des fragments du père et du fils, l'un portant l'autre. Pour nous ce sera l'occasion de signaler, dans l'opulente cité, la présence d'un musicien bien plus modeste, mais dont l'activité et la production forcent l'attention et l'estime. Depuis plus de trente ans M. Joh. Slunicko fonctionne comme maître de violon à l'Ecole municipale de musique dont il est aujourd'hui un des directeurs. Camarade du fameux Sevcik, s'il n'a pas eu d'élèves aussi brillants que Kubelik, c'est qu'il leur a inculqué plus d'amour pour l'art que pour la virtuosité ; il pourrait citer les noms de talents qu'il a développés et qui font bonne figure dans le monde. Mais sa situation de tchèque en pays allemand, sans lui attirer d'ailleurs d'ennuis, l'a peut-être privé néanmoins des témoignages de gratitude auxquels il aurait pu s'attendre. Le vieux maître s'en console aisément en couvant avec toujours plus de sollicitude les heureuses dispositions qu'il lui est donné de reconnaître parmi les jeunes gens qui viennent lui demander conseil. Et surtout il épanche les joies et les peines de son âme d'artiste en des œuvres originales, qui ont plus que le mérite d'une saine littérature musicale, qui ont bien leur caractère. Et ce caractère demeure tchèque ; la langue de M. Slunicko s'apparente à celle de Fibich ; il a ce même don qu'ont tous les tempéraments fondamentalement musicaux, de la plénitude dans la simplicité ; son écriture n'est pas chargée, et l'effet est cependant toujours obtenu largement avec les moyens les moins compliqués. Dans son œuvre, qui compte plus de 75 numéros (édités chez Böhm, Augsbourg-Vienne et chez Fréd. Hofmeister, à Leipzig), la *Ballade*

op. 6, le *Concerto* op. 15 se ressentent d'une première influence de Grieg ; telles *valse*s, telles *mazurkas*, au contraire sont moins Chopin et avec plus de charme que celles de Scharwenka, les trois de l'op. 35 en particulier ; dans l'*Album* de morceaux choisis, l'*Albumblatt* n'est qu'une toute petite page, mais pleine de poésie et de cœur. Parfois certes, un ressouvenir de Mendelssohn banalise certaines cadences, cependant sans rien de son sentimentalisme doucereux. Et loin de là, dans les grandes pièces pour piano et violon, les 5 *Stücke* op. 50, dans le *Concerto* déjà cité, dans la belle *Sonate* op. 97, dans la *Suite* op. 71 pour quintette à cordes, il y a quelque chose de robuste et de naturel, où l'on sent que le musicien parle sans se forcer ; le tour mélodique est bien venu, et les délicatesses de rythme et d'accent semblent presque françaises. Sans grandes difficultés et d'une exécution éminemment violonistique, ces morceaux peuvent et doivent être chaudement recommandés à tous ceux qui, sans trouver toujours tout à leur goût dans la musique actuelle, veulent à la fois produire bon effet sans tomber aux effets faciles, mettre en valeur les ressources dont ils disposent sans parader, et bercer d'une rêverie sentie ou égayer de quelques traits d'humour les heures d'intimité propices à la musique de chambre.

MARCEL MONTANDON.

## FRANCE

### Lettre de Paris.

D'abord une grande et bonne nouvelle ! La musique que Claude Debussy vient d'écrire pour le *Martyre de St-Sébastien* d'Annunzio dépasse tout ce que nous pouvions en attendre. Les critiques sont unanimes à le reconnaître, depuis Alfred Bruneau jusqu'à Gaston Carraud. Notre école française compte un chef-d'œuvre de plus. C'est aussi beau que *Pelléas*, et c'est tout autre chose. Debussy s'est renouvelé. Sans abandonner ses trouvailles harmoniques, sans renoncer à son délicieux impressionnisme, il tend vers une forme plus nette, plus précise et plus simple, à contours mélodiques plus arrêtés, et il atteint à une *ampleur* et à une *émotion* où il ne s'était élevé que rarement jusqu'ici. Mais l'événement est trop important pour que j'y consacre seulement quelques lignes au lendemain d'une première audition. Je veux méditer l'œuvre et vous en parler une autre fois tout à loisir. Notons seulement aujourd'hui l'une des plus brillantes victoires de l'art français.

*L'Heure Espagnole* de Ravel, à l'Opéra-Comique, mérite mieux, elle aussi, qu'un compte-rendu hâtif. Il ne s'agit ici que d'une petite comédie musicale en un acte ; mais il y a fort à dire sur la conception très paradoxale que le compositeur s'est faite de son rôle, et je préfère entendre encore une fois la pièce avant de vous en parler. Sachez du moins que l'*humour* de M. Ravel a scandalisé bien des gens !

Que de concerts, que de représentations de toutes sortes depuis un mois ! La « Saison Russe » bat son plein. Weingartner fait salle comble avec les *Symphonies* de Beethoven. Il signor Perosi nous inflige un *Jugement universel* dont la platitude décourage les meilleures volontés. La S. M. I. nous invite à un concert dont le programme n'indique que les titres des œuvres, sans les noms des auteurs, qu'elle nous demande de deviner ; ce petit jeu met en gaieté le public, qui s'amuse énormément, mais oublie toute convenance, commentant à haute voix les œuvres pendant qu'on les exécute. Eh ma foi ! la majorité ne s'est guère trompée ! quand elle n'a pas désigné exactement l'auteur, elle a fort bien reconnu l'école à laquelle il appartenait. On ne peut exiger davantage. Mais de tout ce qu'on nous a offert, sous le couvert de l'anonymat, rien n'a particulièrement retenu mon attention, si ce n'est un joli *poème* pour voix de M. Inghelbrecht.

Le 12 mai, j'assistai à une soirée de la C. M. M., où l'on exécutait le *Stabat Mater* de Pergolèse : intéressante reconstitution d'un passé qui ne nous émeut plus ! Le 18 mai, j'entendis un Concert Chaigneau, où furent donnés admirablement la

*Symphonie concertante* de Mozart pour violon et alto, avec Jacques Thibaud et le merveilleux altiste Maurice Vieux, et le *Concerto pour 4 violons* de Vivaldi — que J.-S. Bach transcrivit heureusement pour 4 clavecins, car il sonne bien mal aux violons : c'est confus, c'est aigre, c'est inégal et très agaçant !

M. Motte-Lacroix, un jeune pianiste d'une rare modestie en même temps que d'une admirable conscience artistique, est en train de se faire à Paris une place qu'il mérite depuis quelques années déjà, mais qu'on a tardé un peu à lui accorder, parce qu'il n'a pas voulu employer pour « arriver » les moyens que tant d'autres n'hésitent pas à prendre. Son récital du 9 mai le classe parmi nos virtuoses les mieux doués. Sa technique est impeccable, son interprétation minutieusement étudiée et équilibrée, son style ferme et simple ; il a de l'enthousiasme et une émotion sincère et directe. Nous lui souhaitons le bel avenir auquel il a droit.

M<sup>lle</sup> H. Luquiens, qui est une de nos meilleures chanteuses, et dont j'ai eu souvent l'occasion de parler ici même, a eu l'idée originale d'organiser une séance entièrement consacrée à la « musique allemande contemporaine », avec le concours de M<sup>me</sup> Landormy, du Quatuor Lefeuvre, et de M<sup>me</sup> Feuillard au piano d'accompagnement. Au programme des lieder de Hugo Wolf, de Mahler, de Richard Strauss, des pièces pour piano de Max Reger, et le *Quintette* de Hans Pfitzner. On avait choisi les noms les plus marquants de l'école allemande contemporaine, et pour ma part les œuvres exécutées m'ont paru tout à fait intéressantes. Hugo Wolf était déjà pour moi une vieille connaissance ; et je ne sais rien de plus beau, de plus profondément émouvant que *der Genesene an die Hoffnung* ou que *das verlassene Mägdelein*, rien de plus délicieux que *Köpfchen, Köpfchen*. Max Reger me plaît infiniment par son caractère tout à fait intime, sa calme rêverie, un peu grise, mais d'un charme pénétrant. Richard Strauss est de tous les Allemands contemporains celui que nous comprenons le mieux, le plus sensuel et le plus intellectuel à la fois, le moins allemand, et, sous la double influence de Berlioz et de l'Italie, le plus près d'être un latin. Dans le *Quintette* de Pfitzner il y a de la clarté, de la vigueur, une allure parfois dramatique, de l'ingéniosité pittoresque même : l'*intermezzo* et l'*adagio* m'ont particulièrement frappé. Mais je résiste à Mahler. J'ai tout fait pour aller à lui. J'ai lu avec la plus entière bonne volonté les articles que quelques-uns de mes confrères ont consacrés à la gloire de ce prétendu géant, de cet autre Beethoven. J'ai lu aussi ses symphonies. J'y saisis les meilleures intentions du monde, intentions de pureté, de bonté, de moralité, intentions d'art simple et populaire, et de sincérité. Mais ce ne sont pour moi que des intentions : ce qui manque, c'est l'artiste, c'est le musicien. Ce qui manque aussi, c'est l'émotion à laquelle ne suppléent pas la volonté d'être ému ou le culte de l'émotion. J'ai l'impression d'un homme qui s'épuise dans un effort désespéré pour s'élever à des vertus qui ne sont pas les siennes : il voudrait aimer et il n'aime pas. Il voudrait embrasser l'humanité entière dans un grand élan de fraternelle affection. Le geste est beau, parce qu'il est méritoire ; mais ce n'est qu'un geste, auquel le naturel fait défaut, et qui ne sort pas des profondeurs de la vie. — Je constate du reste très impartiallement que le public a paru goûter quelques lieder de Mahler, extrait des recueils : *Lieder eines fahrenden Gesellen* et *des Knaben Wunderhorn*, et que d'autre part il m'a semblé ne pas comprendre grand chose à la musique de Max Reger et à celle de Pfitzner. — Mon impression générale, et elle n'étonnera personne, je pense, c'est que pour le *public français* la musique allemande est une langue étrangère qu'il n'entend pas mieux que la langue de Goethe ou la langue de Kant.

Mais nous sommes au moins quelques *critiques français* qui nous irritons de rester fermés à un art qui réjouit, console, exalte tout un peuple voisin, et nous faisons effort pour subir à notre tour ce qui se chante, se crie, se murmure ou se pleure là-bas, ce qui, de toute façon, vit d'une vie indéniable. — Ceci soit dit, en passant, pour les *critiques allemands* qui ne font rien pour saisir ce qu'il y a d'ori-

ginal et de grand dans l'œuvre d'un César Franck, dans celle d'un Vincent d'Indy, ou dans celle d'un Debussy. — Mais me voilà bien loin de la séance du 13 mai, et il me reste à dire que le quatuor Lefeuve fit preuve d'une belle ardeur, que M<sup>me</sup> Luquiens nuança merveilleusement sa diction, et assouplit sa voix, d'un timbre exquis, à toutes les exigences des expressions les plus variées, — et l'on ne me demandera pas ce que je pense du talent de M<sup>me</sup> Landormy.

Pour finir, je tiens à signaler le très gros succès que vient de remporter M<sup>me</sup> Alice Hofmann dans un récital allant de Bach à Brahms en passant par Legrenzi, Mozart, Schubert, Schumann et Hugo Wolf. Il faut bien le dire, il est tout à fait rare d'entendre une chanteuse qui pénètre aussi profondément dans la pensée des maîtres, qui la vive avec une telle intensité d'émotion, qui la rende sensible par des accents aussi poignants et par une physionomie aussi parlante. L'interprétation par M<sup>me</sup> Hofmann de l'air de Zerline « *Vedrai carino* », du *Lied eines Schmiedes* et des *Venezianische Lieder* de Schumann, des *Harfenspielerlieder* de Hugo Wolf, et de *der Schmied* de Brahms, fut une véritable révélation. M<sup>me</sup> Hofmann est une très grande artiste.

Je regrette de ne pouvoir vous parler en détail de la très intéressante séance de gymnastique rythmique organisée par M<sup>me</sup> Saga Reuter au Théâtre des Arts. Je n'ai pu y assister. On m'a dit que le *Jeu du Feuillu* de Jaques-Dalcroze y fut donné d'une façon tout à fait charmante.

Mais je m'aperçois que je ne vous parle plus que d'artistes suisses, M<sup>me</sup> Luquiens, M<sup>me</sup> Hofmann, M<sup>me</sup> Reuter !... Tant mieux pour la Suisse ! Et tant mieux pour Paris !

PAUL LANDORMY.

Voici, tel que le donne le *Courrier Musical*, le résultat auquel notre correspondant fait allusion en parlant du concert de la S. M. I. :

PROGRAMME EXACT	OPINION DE LA MAJORITÉ	OPINIONS DIVERSES ET BAROQUES
1. a) <i>Quatuor vocal.</i> (Léo Sachs)	Th. Dubois et Léo Sachs (Ballottage)	Marcel Labey, Véronge de la Nux, Charpentier
b) <i>Quatuor vocal.</i> (Léo Sachs)	Léo Sachs, Schmitt Debussy	Marcel Labey, Coindreau, Chausson, Samazeuilh
2. <i>Trois Poèmes.</i> (D. Inghelbrecht)	Inghelbrecht, Debussy	Paul Dupin, Boucherit, Philipp, Delage
3. <i>Valses nobles et sentimens.</i> (Maurice Ravel) /tales.	Ravel, Eric Satie Kodály	Blanche Selva, Salomon, Szanto
4. <i>Poème de Pitié.</i> (Mariotte)	Jean Huré, Wurmser Léo Sachs	Xavier Leroux, Chabrier, Roussel, Max d'Ollone
5. <i>J'aime l'âne.</i> (Fraggi)	Ravel, Kœchlin	Théod. Botrel, Saint-Saëns, Claude Terrasse, Messager, Bruneau, Vincent d'Indy
6. a) <i>Quatuor vocal.</i> (Busser)	Auber, Saint-Saëns, R. Hahn	Caussade, Lalo, Pillois, Caplet
b) <i>Quatuor vocal.</i> (Mignan)	Locard, Duparc, Debussy	Widor, Delage, Gaubert
c) <i>Quatuor vocal.</i> (Léo Sachs)	Schumann	Em. Moor, Schmitt, Mendelssohn
7. <i>Deux Rondels.</i> (Lucien Wurmser).	Wurmser, Ravel	M <sup>me</sup> de Polignac, Dalcroze, Th. Dubois
8. <i>Concert.</i> (Couperin)	Rameau, Casella ( <i>Pastiche</i> )	F. Schmitt, Enesco, Th. Dubois.